

LE
CORRESPONDANT

RELIGION — PHILOSOPHIE — POLITIQUE
HISTOIRE — SCIENCES — ÉCONOMIE SOCIALE
VOYAGES — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

SOIXANTE-DIXIÈME ANNÉE

TOME CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME

DE LA COLLECTION

NOUVELLE SÉRIE. — TOME CENT CINQUANTE-SEPTIÈME

PARIS

BUREAUX DU CORRESPONDANT

14, RUE DE L'ABBAYE, 14

1898

Reproduction et traduction interdites.

78

tobre. 62. — II. 25 octobre. 350. — Fin. 10 novembre. 544.

HAREL (Paul). Le demi-sang. II. 10 octobre. 130. — Fin. 25 octobre. 385.

JOUBERT (Louis). Chronique politique. 10 octobre. 210. — 25 octobre. 422. — 10 novembre. 619. — 25 novembre. 846. — 10 décembre. 1069. — 25 décembre. 1285.

LA GORCE (Pierre de). Etudes d'histoire contemporaine. Les ducs de l'Elbe, l'Allemagne et l'Europe. I. 25 décembre. 1146.

LA MOSKOWA (prince de). Quelques notes intimes sur la guerre de 1870. Sedan. 10 décembre. 957.

LANZAC DE LABORIE (Léon de). La Révolution et les pauvres, d'après l'ouvrage de M. Léon Lallemand. 10 octobre. 118. — La tribune française, d'après l'ouvrage de MM. Chabrier et Pellisson. 10 novembre. 485. — Les *Mémoires* de Bismarck. 10 décembre. 907.

LAPPARENT (A. de). Un pôle sacrifié. 10 décembre. 891.

LARGENT (le P.). Histoire du dogme de l'Immaculée Conception, d'après l'ouvrage de M. Dubosc de Pesquidoux. 10 décembre. 4037.

LEBÈGUE DE GERMINY (comte Marc). La capture de Samory. 10 novembre. 562.

Les Œuvres et les Hommes. Courrier de la littérature, des arts et du théâtre. 25 octobre. 407. — 25 novembre. 826. — 25 décembre. 1255.

Livres d'étrennes. 10 décembre. 1053. — 25 décembre. 1271.

Louis XVIII à Gand. Les Cent-Jours. Lettres inédites du comte d'Artois. 25 novembre. 663.

MAIRET (Jeanne). Sybil. Silhouettes américaines à Paris. I. 25 oc-

tobre. 327. — II. 10 novembre. 519. — III. 25 novembre. 722. — IV. 10 décembre. 972. — Fin. 25 décembre. 1188.

MEAUX (vicomte de). Le nouvel historien des Papes. L. Pastor et son jugement sur Alexandre VI et Savonarole. 10 octobre. 22.

MELEGARI (Dora). Une reine en exil. La comtesse de Lipona. 25 décembre. 1212.

NADAILLAC (marquis de). Ménélik II, négus négusti, roi des rois de l'Éthiopie. Fin. 10 octobre. 106.

PARVILLE (Henri de). Revue des sciences. 10 octobre. 202. — 10 novembre. 612. — 10 décembre. 1044.

PASSY (Louis). Souvenirs du marquis de Blossville. La Révolution de 1830 à Versailles. — 10 octobre. 39.

SURBLED (D^r). Les photographies d'esprits. 10 novembre. 568.

THUREAU-DANGIN (Paul). La renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle. I. 25 octobre. 221. — II. 10 novembre. 433. — III. 25 novembre. 629.

TRIAIRE (D^r). Récamier et ses contemporains. 10 décembre. 929.

Un monument à Bossuet. Appel du Comité. Lettre de Sa Sainteté Léon XIII. 25 décembre. 1242.

VAISSIÈRE (Pierre de). M. de Montyon sous le Consulat et les Cent-Jours. 10 novembre. 592.

VILLEBOIS-MAREUIL (comte de). Comme on nous voit, d'après l'ouvrage anglais de M. J.-E. Courtenay-Bodley. 25 décembre. 1112.

WITTE (baron Jehan de). Les débuts d'un règne, d'après les *Mémoires* du roi de Roumanie. I. 25 octobre. 255. — Fin. 25 novembre. 777.

TABLE

DU TOME CENT CINQUANTE-SEPTIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE (CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME DE LA COLLECTION)

1^{re} LIVRAISON. — 10 OCTOBRE 1898.

Comment nous avons perdu l'Égypte, par M. Jules DELAFOSSE. 3

Le nouvel historien des Papes. — L. Pastor et son jugement sur Alexandre VI et Savonarole, par M. le vicomte de MEAUX. 22

Souvenirs du marquis de Blossville. — La révolution de 1830 à Versailles, par M. Louis PASSY, membre de l'Institut. 39

Un ami de Victor-Emmanuel II. — Le général Della Rocca. — I, par M. le comte Joseph GRABINSKI. 62

Les deux Evêques. — VI. — Fin, par M. Ernest DAUDET. 82

Ménélik II négus négusti, roi des rois de l'Éthiopie. — Fin, par M. le marquis de NADAILLAC. 106

La révolution et les pauvres, d'après une prochaine publication, par M. L. DE LANZAC DE LABORIE. 118

Le demi-sang. — II, par M. Paul HAREL. 130

Montalembert. — Sa carrière parlementaire sous la monarchie de Juillet et la seconde République, par M. DELORME. 168

En Danemark. — La cour. — La nation, par M. A. D'AVIGNAC. 185

Revue des sciences, par M. Henri DE PARVILLE. 202

Chronique politique, par M. Louis JOUBERT. 210

2^e LIVRAISON. — 25 OCTOBRE 1898.

La renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle. — I, par M. Paul THUREAU-DANGIN, de l'Académie française. 221

Les débuts d'un règne, d'après les *Mémoires* du roi de Roumanie. — I, par M. le baron JEHAN DE WITTE. 255

Un publiciste anglais. — Henri Reeve, par M^{me} M. DRONSART. 291

Sybil. — Silhouettes américaines à Paris. — I, par M^{me} J. MAIRET. 327

Un ami de Victor-Emmanuel II. — Le général Della Rocca. — II, par M. le comte Joseph GRABINSKI. 350

Gustave Le Vavas seur, par M. le baron J. ANGOT DES ROTOURS. 366

Le centenaire de Cluny, par M. Emmanuel AUDUC. 377

Le demi-sang. — III. — Fin, par M. Paul HAREL. 385

Les Œuvres et les Hommes, courrier de la littérature, des arts et du théâtre. 407

Chronique politique, par M. Louis JOUBERT. 422

3^e LIVRAISON. — 10 NOVEMBRE 1898.

La renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle. — II, par M. Paul THUREAU-DANGIN, de l'Académie française. 433

L'anarchisme et l'Italie, par M. François CARRY. 472

La tribune française, d'après un récent ouvrage, par M. L. DE LANZAC DE LABORIE. 485

L'empereur Nicolas I^{er} et lord Palmerston, par M. Arthur DESJARDINS, de l'Institut. 497

Sybil. — Silhouettes américaines à Paris. — II, par M^{me} J. MAIRET. 519

Un ami de Victor-Emmanuel II. — Le général Della Rocca. — Fin, par M. le comte Joseph GRABINSKI. 544

La capture de Samory, par M. le comte Marc LE BÈGUE DE GERMINY. 562

Les photographies d'esprits, par M. le docteur SURBLED. 568

A propos des prix de vertu à l'Académie française. — M. de Montyon sous le Consulat et les Cent-Jours, par M. Pierre DE VAISSIÈRE. 592

M. Gustave Larroumet, par M. Henri CHANTAVOINE. 603

Revue des sciences, par M. Henri DE PARVILLE. 612

Chronique politique, par M. Louis JOUBERT. 619

4^e LIVRAISON. — 25 NOVEMBRE 1898.

La renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle. — III, par M. Paul THUREAU-DANGIN, de l'Académie française.	29
Louis XVIII à Gand. — Les Cent-Jours. — Lettres inédites du comte d'Artois	663
Les derniers grands naufrages et les leçons à en tirer, par M. A.-A. FAUVEL.	695
Sybil. — Silhouettes américaines à Paris. — III, par M ^{me} J. MAIRET.	722
Le mouvement socialiste en Angleterre. — I, par M. Albert GIGOT.	757
Les débuts d'un règne, d'après les Mémoires du roi de Roumanie. II, par M. le baron Jehan DE WITTE.	777
La première Sœur de Charité : Louise de Marillac. — M ^{lle} Le Gras (1591-1660), par M. le prince Emmanuel DE BROGLIE.	811
Les Œuvres et les Hommes, courrier de la littérature, des arts et du théâtre.	826
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	846

5^e LIVRAISON. — 10 DÉCEMBRE 1898.

Un Evêque politique et patriote au IV ^e siècle. — Saint Ambroise. — I, par M. le duc DE BROGLIE, de l'Académie française.	857
Un pôle sacrifié, par M. A. DE LAPPARENT, de l'Institut.	891
Les <i>Mémoires</i> de Bismarck, par M. L. DE LANZAC DE LABORIE.	907
Récamier et ses contemporains. — Sa correspondance intime, par M. le docteur TRIAIRE.	929
Quelques notes intimes sur la guerre de 1870, par M. le prince DE LA MOSKOWA.	957
Sybil. — Silhouettes américaines à Paris. — IV, par M ^{me} J. MAIRET.	972
Le mouvement socialiste en Angleterre. — Fin, par M. Albert GIGOT.	1004
Le Féminisme au seizième siècle, par M. Henri CHANTAVOINE.	1030
Histoire d'un dogme, par le R. P. A. LARGENT.	1037
Revue des sciences, par M. Henri DE PARVILLE.	1044
Livres d'étrennes. — Librairies Delagrave, — Hachette, — Plon, — Colin, — Hetzel, — Laurens, — Furne, — Hennuyer, — Oudin.	1053
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	1069

6^e LIVRAISON. — 25 DÉCEMBRE 1898.

Un évêque politique et patriote au IV ^e siècle. — Saint Ambroise. — II, par M. le duc DE BROGLIE, de l'Académie française.	1081
Comme on nous voit, d'après une récente publication anglaise, par M. le comte DE VILLEBOIS-MAREUIL.	1112
Les nouvelles monnaies françaises. — I. La monnaie de bronze, par M. H. GOURNAY.	1130
Etudes d'histoire contemporaine. — Les duchés de l'Elbe, l'Allemagne et l'Europe. — I, par M. Pierre DE LA GORCE.	1146
Sybil. — Silhouettes américaines à Paris. — Fin, par M ^{me} J. MAIRET.	1188
Une reine en exil. — La comtesse de Lipona, par M ^{lle} D. MELEGARI.	1212
Les précurseurs du roman moderne, par M. Th. FROMENT.	1228
Un monument à Bossuet. — Appel du Comité. — Lettre de S. S. Léon XIII.	1242
Les Œuvres et les Hommes, courrier de la littérature, des arts et du théâtre.	1255
Livres d'étrennes. — Librairies Hachette, — Mame, — Henry May, — Goupil.	1271
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	1285

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

COURRIER DE LA LITTÉRATURE, DES ARTS ET DU THÉÂTRE

Les deux atmosphères. — Une formule nouvelle. — La Toison d'or. — Espagne et France. — Chasses présidentielles. — Une escroquerie de 15 millions. — Les reliques de Cornélius Herz. — Les étapes de la République. — L'exposition des chrysanthèmes. — Les chats au Jardin d'Acclimatation. — Un anniversaire hippique. — Prix de 100,000 francs. — Le Pari mutuel. — Encore « l'Affaire ». — A Coulmiers. — Une curieuse délibération. — Thiers et Falloux. — A Fachoda. — Les héros. — Paroles de Marchand. — Retour de Palestine. — Le nouveau ministère. — Budget « d'attente ». — Où sont passés les milliards? — Un *clou* de l'Exposition. — A l'Académie. — Les discours sur les prix de vertu. — Eloge de la charité. — Doute et désenchantement. — Rapport de M. Gaston Boissier. — Les ironies du Secrétaire perpétuel. — Le Féminisme au siècle dernier. — Un mot de Mgr d'Hulst. — Le prince Emmanuel de Broglie. — La succession de Stéphane Mallarmé. — Un plébiscite original. — Le nouveau Prince des poètes. — Muse panthéiste. — L'Honneur. — La Patrie. — Forêt de chênes. — La Soif. — Un vrai Cadet de Gascogne. — Ministre et poète. — Appel à la Liberté. — Puvion de Chavannes et son œuvre. — L'exposition de Falguière. — Les Théâtres. — *Judith Renaudin* à la salle Antoine. — *Struensée* à la Comédie-Française. — *Papa la Vertu* au boulevard. — Le cri du peuple.

Cette fin d'automne, avec son ciel voilé, ses brumes épaisses et sa mélancolie, est bien l'image de l'autre atmosphère, politique et morale, dans laquelle nous nous agitons obscurément. L'une glace le corps, l'autre l'esprit, en nous faisant ressentir quelque chose de cette « angoisse » dont parlait, il y a peu de jours, un magistrat sous l'étreinte d'une mystérieuse affaire. De quelque côté que l'on se tourne, en effet, on n'aperçoit que des tristesses ou des menaces, et néanmoins nous marchons avec une sorte d'inconscience frivole et légère vers l'Inconnu, dont l'ombre grandissante nous enveloppe et nous aveugle.

Les journaux les plus graves ne consacraient-ils pas récemment leur meilleure attention soit aux gants et aux cravates d'un comédien, soit aux démêlés d'une divette et d'un chroniqueur? Et la préoccupation mondaine du jour n'est-elle pas d'acclimater un mot nouveau dans la langue du *high life*, d'introduire une formule inédite et dominatrice dans les régions supérieures de la mode, de l'élégance et du sport? — Naguère, on était *chic*; tout dernièrement, *snob*; demain, le suprême bon ton sera d'être *smart*... Ne me demandez pas d'où vient le mot, quelle est son étymologie, sa

genèse, son histoire, sa raison d'être : je l'ignore. Tout ce que nous savons, c'est que désormais il faut être *smart*. — Récemment encore, il suffisait d'être « dans le train », dans « la gomme », d'appartenir au « dernier bateau », de se montrer *galbeux* ou *catapultueux*. — Tout cela est vieux jeu, dépassé, fini. Un souper *select* n'a même plus de cote. Pour être classé, il faut être *smart*. Une soirée, une toilette, une marquise, ne comptent vraiment que si l'on peut les proclamer *smart*; aussi les journaux « du monde » ont-ils arboré dans leurs colonnes une rubrique nouvelle — SMART — sous laquelle ils enregistrent tout ce qui concerne les faits et gestes de la société spéciale qu'ils représentent.

*
*
*

Je doute que le nouveau président du conseil, rond, bonhomme et ventru, soit très *smart*; mais l'autre Président, celui qui trône à l'Élysée, l'est incontestablement au premier chef, surtout depuis la fameuse Toison! — L'a-t-on célébré avec assez d'apparat, ce mouton d'or! Pendant huit jours, il n'a pas été bruit d'autre chose à la cour et à la ville! Mais, en dépit du gala, ç'a été tout de même, pour l'observateur et le philosophe, un spectacle assez amer que celui où l'on a vu les deux humiliées, les deux vaincues, les deux mutilées, la France et l'Espagne, se donner l'accolade avec autant de pompe orgueilleuse que si elles eussent battu l'Angleterre à Fachoda et l'Amérique aux Philippines! — Et encore, si nous n'avions que le ridicule; si pouvions rire à l'aise, sans avoir à craindre de pleurer...

Il a fallu, pour approprier la cérémonie au personnage et ajuster à sa taille les formules et les traditions, modifier le protocole séculaire et accommoder un serment spécial à son usage, de même qu'il lui a été permis de prendre ses parrains à l'étranger au lieu de les choisir parmi ses nationaux. L'Ordre entier ne comprend que cinquante membres, sur lesquels trois seulement appartenaient à la France : le prince de Joinville, le comte d'Eu et le duc d'Orléans. — Pour se tirer d'embarras, le Président est allé chercher un Russe. Toujours l'alliance!

De méchantes langues prétendent que la reine Victoria songerait maintenant, en souvenir de Fachoda, à lui conférer la Jarretière; mais on attendra sans doute un peu; on ne saurait l'accabler à la fois de tous les triomphes.

Provisoirement, il se détend à la chasse des affaires de l'Etat, et chacune de ses visites à Rambouillet est marquée par un massacre de faisans, de lapins, de chevreuils et de perdreaux qui ne laissera bientôt plus rien dans les tirés officiels. Les derniers tableaux ont victorieusement enregistré : 900 faisans et 300 lapins, — puis

1,000 faisans et 400 lapins, au lendemain même du jour où 800 faisans tombaient sous les mêmes fusils chez le comte Potocki; et, le surlendemain, 900 autres faisans chez le comte Greffuhle! De pareilles hécatombes menacent de détruire tout le gibier! Il est vrai qu'à défaut de faisan, le paon nous restera...

*
**

A côté de ces grands événements, les incidents de moindre importance n'ont pas fait défaut à la Chronique. — Je ne parle pas de l'escroquerie de 15 millions commise au détriment de petits capitalistes et dont l'ingénieux auteur est sous les verrous. — Bagatelle! — Combien d'autres, qui ont barboté plus largement dans nos finances, se promènent, impunis et effrontés, sur le boulevard! — Je ne mentionne pas davantage le procès de cet horrible tueur de bergers, dont la condamnation à mort a passé presque inaperçue dans le torrent de coups de théâtre et d'émotions qui nous entraîne. — La vente même des reliques de Cornélius Herz n'a attiré qu'une poignée de curieux, gens de Bourse, Anglais de passage, reporters en quête de nouvelles, qui n'ont pas poussé les enchères. Rien d'intéressant, d'ailleurs, dans ce vulgaire mobilier de bureau dont la pièce principale était « un important coffre-fort », ainsi que disait, en gros caractères, l'affiche rouge placardée sur les murs. Important, en effet, par le nombre de millions qui ont passé par ses mystérieux tiroirs, mais fondus depuis entre des mains qui en gardent jalousement le secret! — Qui eût pensé que cet aventurier de haut vol (avec et sans jeu de mots), dont le nom a fait trembler, durant une période, tout le monde officiel et parlementaire; que ce cosmopolite né Allemand, naturalisé Américain, mort en Angleterre après avoir audacieusement exploité la France, et dont les lèvres semblaient, selon qu'elles s'ouvriraient ou resteraient closes, avoir la puissance de foudroyer ou de laisser vivre un gouvernement, — qui eût pensé que sa disparition se fût consommée sans plus de bruit que celle d'un sifflant de bas étage, et que les débris de sa succession arriveraient à grand peine à réaliser cinq pauvres mille francs sous le marteau du commissaire-priseur! *Sic transit...*

On ne dit pas si M. Rouvier ou M. Clémenceau a fait l'acquisition du fameux coffre-fort, ni si M. de Freycinet a racheté à la salle Drouot le grand cordon de la Légion d'Honneur qu'il avait attribué jadis à l'âpre collaborateur du baron de Reinach.

Un homme d'esprit a fait à ce sujet une remarque expressive : c'est que, de même que les promotions de Saint-Cyr se caractérisent chaque année par le nom sonore d'une bataille ou par le souvenir d'un événement national, de même les étapes de la

République se symboliseront dans l'histoire par les noms qui ont le mieux incarné le régime. On dira l'année de Wilson, l'année de Reinach, l'année d'Arton, l'année de Cornélius, l'année de Baihaut, l'année du Panama, l'année de la Dynamite, l'année des Phosphates, l'année des Chemins de fer du Sud, l'année de Dreyfus, l'année de Zola..., en attendant la suite de cette énumération glorieuse.

*
**

Pour nous rafraîchir un peu, nous avons eu l'exposition annuelle des chrysanthèmes, toujours semblable, mais attirante et merveilleuse quand même. Ces boules, ces houppes, ces pompons, ces panaches, blanc de neige, brun, safran, pourpre, cuivré, vieil or, liserés de grenat, éclairés de feu, veloutés, duvetés, déchiquetés en pointe, incurvés en spirale, séduisent invinciblement le regard et forcent l'admiration. Mais pourquoi les affubler, ces fleurs innocentes et adorables, de noms barbares ou ridicules; pourquoi leur infliger le contre-coup de nos passions politiques ou les étiqueter de nos réputations éphémères? La Russie, — c'était fatal! — a déteint sur elles; le *Tsar Nicolas* s'épanouit en face de *M. Lockroy*; *M^{me} Carnot* côtoie *M^{lle} Lucie Faure*, et près de *M. Georges Leygues*, aux pétales rosés, se dresse une notabilité radicale tubulée en rouge! La concentration est déjà détestable en politique; pourquoi en empoisonner l'horticulture! Laissons aux fleurs, chrysanthèmes, œillets ou roses, le charme délicat et la poésie de leur nature, sans les piquer de noms baroques qui font l'effet de vilains insectes au milieu de leurs corolles.

Autre exposition, annuelle également et entrée aussi dans la mode : celle des Chats, logée au palmarium du Jardin d'Acclimatation, mais un peu délaissée par la foule à cause de l'éloignement. Pourtant, il y avait là bien des robes soyeuses, avec des attitudes câlines et des yeux caressants. Mais les visiteurs passaient vite devant les cages enrubannées de ces captifs souples et sournois, pour courir à l'hippodrome d'Auteuil où se célébrait le vingt-cinquième anniversaire de la Société des steeple-chases de France.

C'est en 1873, au lendemain de nos désastres, qu'a été fondée cette Société par un groupe d'hommes du monde en tête desquels figurait le prince de Sagan, alors arbitre de la mode et de toutes les élégances. L'institution s'est brillamment implantée dans nos mœurs, et, pour commémorer avec éclat son quart de siècle, elle offrait un prix extraordinaire de 100,000 francs aux coureurs de toutes nations. Les engagements avaient répondu à l'appel; soixante-quinze chevaux s'étaient fait inscrire avec élan, et l'Angleterre, jalouse sans doute de nous battre sur tous les terrains, avait envoyé deux de ses étalons les plus renommés. Mais la distance à

parcourir, 7,200 mètres, a fait reculer, paraît-il, nombre de concurrents, et, à l'heure décisive, il ne s'est plus rencontré que neuf lutteurs sur la piste. Les couleurs britanniques ont été moins heureuses aux rives de la Seine qu'aux bords du Nil : c'est un cheval français, *Cyclone*, qui a maintenu l'honneur du drapeau, et des acclamations prolongées ont salué sa victoire. Voilà où nous en sommes : à nous consoler de Fachoda par un succès d'hippodrome...

Et puis, il y a les bénéfices du Pari mutuel, qui contribuent aussi à consoler nombre de joueurs. — On vient précisément d'en publier les chiffres officiels pour le dernier exercice, et ils ne sont pas indignes de quelque méditation. — On sait qu'il est prélevé 2 pour 100 sur ces produits en faveur des œuvres d'assistance et de charité. Or, pour l'année dernière, le prélèvement de 2 pour 100 a donné une somme de 4 millions 276 mille francs! — qui correspond à un total de 214 millions d'opérations de jeu, en chiffre rond. — Et on a aboli la Loterie! — N'y a-t-il pas là un triste symptôme pour la moralité publique? Et les catastrophes dont le pari mutuel est trop souvent la cause ne devraient-elles pas éveiller la courageuse attention des pouvoirs? — Il est douteux que les courses perfectionnent la race chevaline; mais la frénésie du jeu qui s'y déploie améliore-t-elle les hommes?

* *

Et « l'Affaire » se poursuit toujours, sans améliorer non plus notre pitoyable état social. On peut même dire que, plus elle se prolonge, plus elle se complique et s'obscurcit, en envenimant nos désaccords, en exaspérant les animosités et les haines. Le crime de ceux qui l'ont soulevée et qui la soutiennent aura été de diviser d'abord, puis de décomposer la France, qui ne se reconnaît plus dans cet enchevêtrement de mensonges, d'intrigues et de vénalité infâme. Le patriotisme lui-même y succombe et les esprits affolés n'ont plus d'attention que pour ce drame ténébreux où se pervertit le sens national. — « Seuls peut-être, dans cette France enfiévrée, disait hier un journal, seuls les habitants de Coulmiers se sont souvenus des soldats qui, en novembre 1870, payèrent de leur sang l'unique rayon de gloire qui vint éclairer nos désastres. La cérémonie a été des plus simples, aucune autorité n'ayant songé à venir en relever l'éclat. Un service funèbre, une allocution du curé, la procession au petit monument, et tout a été dit. » — N'est-ce pas navrant?

Et en regard de cet abandon, de cet oubli sacrilège, un conseil municipal du Gard, le conseil d'un chef-lieu de canton, prenait la délibération suivante : « L'avenue principale et la place des Ecoles

seront débaptisées; elles porteront à l'avenir les noms de rue *Emile Zola* et place *Colonel Picquart*. »

Voilà ce qu'on a fait de nous et à quel degré de dissolution nous sommes tombés!

M. Thiers avait dit : « La République est ce qui nous divise le moins. » A quoi M. de Falloux avait répondu : « La République est ce qui nous permet le plus de rester divisés. » — Lequel des deux voyait le plus juste?

Je lisais hier, dans un nouveau recueil de Pensées dont nous parlerons bientôt d'une façon spéciale, cette réflexion profonde : « N'est-il pas désolant pour le philosophe de voir que la lenteur du progrès tient à ce que l'humanité, au lieu de coordonner ses forces, les oppose les unes aux autres? »

*
* *

Et voilà pourquoi nous venons d'abandonner Fachoda, c'est-à-dire la libre navigation du Nil, après une des expéditions les plus fantastiques de l'histoire et qui a fait l'admiration du monde. — Ils étaient 150, ces hommes de fer, sous la conduite de Marchand et de Baratier, et en deux années, à travers des sables brûlants, des marais pestilentiels, des forêts impénétrables, des tribus hostiles, au prix de lutttes incessantes contre l'homme et la nature, de privations, de souffrances et d'efforts inouïs, ils avaient franchi 5,400 kilomètres et étaient parvenus à planter le drapeau sur le coin de terre enfin conquis, lorsque, comme un coup de foudre, leur est tombé l'ordre stupéfiant d'abattre les couleurs si fièrement arborées, de remettre aux Anglais la terre si glorieusement conquise, de reculer, tête basse, comme des vaincus, et, pour regagner la France par une voie détournée, de subir de nouvelles fatigues et de courir de nouveaux dangers durant un voyage de six mois à travers l'Abyssinie, afin de ne pas offusquer davantage nos amis d'Angleterre!

Ah! Gambetta avait bien raison de dire que « les temps héroïques sont passés »! Et ils resteront, hélas! passés et morts tant que les politiciens de sa bande garderont la conduite de nos destinées, car ce ne sont pas les héros qui nous manquent, mais seulement le régime capable d'utiliser leur vaillance et leurs services. — Doods, qui nous a conquis le Dahomey; Gallieni, qui nous vaut à Madagascar un empire plus grand que la métropole; Gouraud, Jacquin, pacificateurs du Soudan par la capture du Jugurtha nègre; Marchand, Baratier, conquérants du haut Nil, sont autant de héros, sans compter les intrépides auxiliaires qui, autour d'eux, ont aidé leur énergie surhumaine. Quel encouragement ont-ils reçu? Quelle récompense leur a été donnée, en regard des titres fastueux, des

honneurs exceptionnels, des pensions opulentes décernées par l'Angleterre au sirdar qui, à la tête d'une armée de 25,000 hommes longuement préparée, n'a pas eu grande peine à battre les bandes madhistes ?

Mais la République a peur de tout général, de tout porte-épée qui révèle un homme, et, dès qu'elle en rencontre un, elle s'empresse de l'écartier, de l'annuler, si même elle ne le brise.

Quel homme que ce Marchand, sorti du peuple, parti comme simple soldat, et qui, en quinze années de campagnes d'Afrique et de luttes incessantes, a conquis tous ses grades et la croix d'officier de la Légion d'honneur ! Il a pleuré avec ses compagnons¹ quand il a reçu là-bas l'ordre affreux d'humilier son pavillon, de sacrifier le fruit glorieux de tant d'efforts, et de courber la tête sous l'insolence anglaise ! Mais il a obéi, en soldat soumis à la discipline ; et, malgré la douleur poignante, peut-être la colère, qui l'étreignait, il s'est défendu de la révolte et du découragement. A la colonie française du Caire, il n'a montré qu'un cœur ferme, et ses lèvres contenues n'ont proféré que de nobles et fortifiantes paroles. D'une voix grave, avec un geste viril et une flamme dans le regard, il a dit à nos compatriotes atterrés :

« Se recueillir n'est pas désespérer, au contraire. L'expérience de ce monde nous enseigne que la somme des tristesses n'est pas plus grande que celles des joies. Plus la période sombre s'allonge, plus s'approche l'aurore des fières aspirations enfin réalisées.

« Et le sphinx de granit qui, tout près d'ici, rêve sur les sables, celui qui vit passer Bonaparte et son effort, Lesseps et son œuvre, n'a pas encore dit son dernier mot, n'a pas murmuré la sentence suprême. »

Soit ! Ayons malgré tout, comme ce héros, confiance dans l'avenir ; mais ce n'est pas du vil régime qui désavoue et sacrifie de tels hommes que la France peut attendre la vengeance des affronts qu'elle lui doit et dont elle s'indigne !

*
*
*

C'est dans cette situation assombrie que revient de Palestine l'empereur allemand, dont le voyage a été manifestement écourté par la gravité des événements d'Europe. Il s'était flatté sans doute de concentrer sur lui, durant ce pèlerinage sensationnel, les regards de l'univers, mais en voyant que d'autres incidents détournent de sa personne l'attention du monde et que son empire

¹ « Les dix officiers français tremblaient et pleuraient. C'est là que nous apprimes que l'affaire Dreyfus avait été rouverte avec l'horrible campagne des infâmes. Pendant trente-six heures, aucun de nous ne fut capable de rien dire aux autres. » (*Lettre du commandant Marchand.*)

pouvait avoir un rôle à jouer dans les complications du continent, il s'est hâté de mettre fin à des pompes désormais effacées et sans but pour venir exercer son action sur un autre théâtre. Il a tout de suite compris que l'heure n'était plus aux échanges de cadeaux, aux tabatières d'or, aux tapis et aux étoffes d'Orient, mais aux combinaisons plus sérieuses de la politique ; et le *Hohenzollern* s'est mis sous vapeur pour regagner Kiel, en saluant Malte au passage. — Il ne nous manquerait plus qu'une honte, dont ne rougiraient pas certains de nos gouvernants : celle de mendier basement du maître de l'Alsace un appui contre ses rivaux maritimes ! Espérons que cette humiliation suprême nous sera épargnée et que nous n'aurons pas à emprunter à la scène du Vaudeville son *Calice* pour le boire jusqu'à la lie...

*
*

C'est à travers ces péripéties inquiétantes qu'un nouveau ministère nous est né — fatal augure ! — juste le Jour des Morts, avec M. de Freycinet à la guerre pour défendre nos intérêts et notre dignité en Egypte, avec M. Peytral aux finances pour protéger la fortune publique contre les systèmes dangereux et les dilapidations. — M. de Freycinet, entré naguère à l'Académie des Sciences pour un savant travail sur les Egouts, pourrait aisément trouver autour de lui l'utile emploi de sa spécialité ; et quant à l'ex-pharmacien Peytral, il faut souhaiter que la Chambre nouvelle purge énergiquement le budget de 3 milliards et demi qu'il vient de déposer, avec un déficit de 86 millions pour commencer ! — C'est ce qu'il appelle euphoniement un *budget d'attente*. — Attente de quoi ?

Voilà vingt ans, — depuis le dernier budget conservateur de 1877, — que nous attendons le budget en équilibre, promis, garanti, par tous les cabinets républicains, et, régulièrement, chaque année, les charges croissent et le déficit augmente. — Aujourd'hui, le droguiste Peytral nous dit avec tranquillité : « C'est vrai ; il y a 3 milliards et demi à payer, avec une prévision de 86 millions de déficit à combler ; mais ce n'est qu'un « budget « d'attente ». — Grand merci ! A quel total s'élèvera-t-il donc quand il sera définitif ?

Et penser que, malgré tous les milliards patriotiquement versés chaque année au gouvernement chargé d'assurer la défense nationale, nous ne sommes pas en état de répondre à l'Angleterre ! Les républicains les plus incontestés déclarent eux-mêmes que nos arsenaux sont vides, nos côtes sans défense, et que nous manquons de canons comme de bateaux ! — Alors, où sont passés les 25 à 30 milliards prodigués à la guerre et à la marine depuis vingt-cinq ans ? Un journal avait hier le courage de dire : « Ils ne sont

pas perdus; ils se sont transformés en terres et en châteaux... »

Si c'était vrai, n'y aurait-il pas lieu, bien plus qu'en une autre affaire, de réclamer à grands cris la lumière et de poursuivre avec énergie la revision?

Et c'est dans un pareil désordre, en face d'un pareil gouffre, qu'on ose demander six à huit millions pour la construction d'une nouvelle et plus vaste Chambre des députés! — Mais nos législateurs tiennent aux aises et à la magnificence; ils se trouvent, paraît-il, insuffisamment installés dans le palais dont se sont contentés leurs prédécesseurs depuis près d'un siècle, et la seule concession qu'ils accordent, c'est d'ajourner la transformation qu'ils rêvent au lendemain de l'Exposition, non dans une pensée d'économie relative, ainsi qu'on pourrait le croire, mais uniquement par cette considération fantastique que de nombreux étrangers attirés à Paris par l'Exposition viendront sans doute visiter la Chambre, assister à quelqu'une de ses séances, et qu'il serait choquant de leur montrer les députés à travers des échafaudages, comme des bêtes fauves à travers les barreaux d'une cage! — Ce n'est pas nous qui inventons la comparaison; c'est un organe sérieux, le *Temps*, qui l'a rapportée, et il faut reconnaître qu'elle ne manque pas de justesse. — Oui, certainement, beaucoup d'étrangers, après avoir visité le Jardin des Plantes, le Palais des singes et la fosse des ours, voudront se donner aussi le spectacle de la Chambre, qui comptera, il n'y a pas à en douter, parmi les *clous* les plus extravagants de l'Exposition.

*
* *

Après tout, n'a-t-on pas dit récemment que l'Académie elle-même, se trouvant trop à l'étroit sous la coupole légendaire, songeait à réclamer plus d'espace et de lumière? Elle aurait bien tort, elle, la gardienne des traditions, de quitter ses vieilles banquettes et d'abdiquer ses coutumes vénérables pour s'américaniser à son tour. L'Europe est habituée à la voir dans ce cadre antique, qui sied à son caractère, et si, dans les séances où se distribuent les prix Montyon, elle célébrait le dévouement, le sacrifice et la vertu sous des tentures de pourpre et dans une salle éblouissante, elle rappellerait trop Sénèque écrivant son éloge de la pauvreté sur un pupitre d'or. — M. Loti était bien plus touchant l'autre jour en saluant, du bureau vermoulu des Quarante, les petits, les humbles, les effacés de la vie, que s'il avait exalté, dans le luxe et la splendeur, leur héroïsme modeste et leurs mérites cachés.

On l'attendait avec une curiosité fébrile, ce discours sur les prix de vertu, rehaussé d'avance, j'allais presque dire pimenté, par le contraste entre un sujet austère et le dilettantisme de l'écrivain,

qui fut aimé d'Azyadé. M. Loti s'en est tiré à son honneur, avec un charme délicat et une émotion communicative qui ont séduit les plus rebelles. Ce n'est pas qu'une certaine afféterie, la grâce féline et maniérée de maints passages, la diction savante et musicale de l'ensemble ne trahissent plus l'art que le sentiment; mais le morceau n'en a pas moins captivé l'auditoire, étonné et ravi d'entendre l'auteur de *Madame Chrysanthème* et de *Mon frère Yves* chanter harmonieusement la charité, en invoquant saint Paul et l'Évangile!

Il est vrai que, s'il a parlé avec une onction pénétrante de la charité, il a, par un étrange illogisme, écarté la foi et l'espérance, où pourtant elle s'alimente et qui sont la source de toutes ses merveilles; et cette contradiction a un peu refroidi le succès.

Parlant des lauréats qui ont quitté ce monde après l'accomplissement obscur des actes admirables qui leur avaient gagné des couronnes académiques, il a dit avec un accent de sceptique mélancolie: « Ils sont allés peut-être, dans quelque région mystérieuse et rayonnante, chercher des couronnes plus belles que les nôtres; ou, tout au moins, jouissent-ils de dormir sans trouble et sans rêve, et de n'être plus nulle part... »

Comment pourrait-on jouir du néant?

Mais, je le répète: M. Loti ne croit à rien, n'espère rien. S'il constate et glorifie les abnégations sublimes, il n'en pénètre ni l'inspiration ni le but. « La source de telles résignations, dit-il, nous demeure inaccessible; tout cela est plein de mystère; nous restons confondus devant la destinée de ces âmes hautes et sereines qu'emprisonnent ainsi, comme par châtement, des enveloppes de ténèbres... »

Et il ajoute, avec le même accent de doute et de découragement: « Pour nous, gens quelconques du tourbillon de ce siècle, notre lot, à presque tous, est l'agitation vaine, le désir et la détresse... Devant la banqueroute de nos plaisirs, le vide pitoyable de nos élégances, le néant de nos petits rêves puérils, devant la fuite des jours et l'effeuillage de tout, que faire, aux approches si solennelles du grand soir; où nous réfugier, où nous jeter?... Il y a bien les cloîtres, restes d'un autre temps, débris qui subsistent et où l'on va encore; mais ils ne conviennent qu'au petit nombre de ceux qui ont gardé la croyance en des dogmes précis, et je ne sais pas d'ailleurs s'ils y trouvent tant que cela le repos, ces révoltés et ces solitaires qui vont orgueilleusement s'y enfermer... »

Quel désenchantement! Quelle amertume au fond de ce doute! Et pourtant, quand il envie « le bon sourire calme et clair à demeure sur le visage de tous ces déshérités, de tous ces sacrifiés », comment ne discerne-t-il pas, dans ce rayon mystérieux, le reflet de la lumière divine qui les auréole?

On aurait pu croire cependant, au début de son discours, qu'il aboutirait à une autre conclusion, et il faut citer ses paroles, au moins comme une des pages les plus exquises qui aient de longtemps bercé l'auditoire mondain de l'Institut.

« Peut-être, a-t-il dit, un enseignement jaillira pour quelques-uns lorsque j'aurai dit en toute sincérité comment mon âme, d'abord ennuyée et hautaine devant cette tâche que l'on m'imposait, est peu à peu devenue respectueuse et attendrie. A ceux qui sont mes frères par la souffrance, mes frères par l'orgueil, mes frères par le doute et par le trouble, combien je voudrais pouvoir communiquer le bien que je me suis fait à moi-même et l'apaisement que j'ai trouvé, en vivant par la pensée, durant quelques semaines, au milieu de ces simples et de ces admirables que glorifie l'Académie française!... Nous, gens du monde, quelles que soient nos détresses intimes et cachées, nous restons les favorisés sur cette terre. Tous, brûlés plus ou moins de désirs inassouvis, d'ambitions, de convoitises, tourmentés d'irréalisables rêves, nous puisons en notre propre cœur nos souffrances, parfois infinies. Mais, en somme, nous avons la fortune, le luxe ou bien la fumée d'un peu de gloire, ou tout au moins les commodités de la vie, nos lendemains assurés, du bien-être en perspective jusqu'à l'heure de la mort. Ceux dont je vais vous parler n'ont rien, n'ont jamais eu rien; pour la plupart, ils n'ont plus la santé ni la jeunesse, pas seulement le pain de chaque jour, et ils trouvent le moyen d'être bons, de l'être inépuisablement, à toute heure, durant des mois et durant des années; ils trouvent le moyen d'être secourables et doux, de donner comme par miracle ce qu'ils n'ont pas, — et, dans leur dénuement sublime, ils sont heureux par la charité...

« La charité, je la trouve glorifiée d'une façon définitive et magnifique dans le livre éternel qui survivra à toutes choses et qui se nomme l'Évangile...

« Oh! ils ont la charité, tous ces ignorés d'hier, auxquels nous allons offrir, avec un semblant d'éclat, de bien insuffisantes récompenses : travailleurs à la journée accablés par les ans, vieilles servantes que la fatigue épuise, pauvres et pauvresses, infirmes, paralytiques, auxquels nous faisons une trop mesquine apothéose, avec nos admirations mesquines et mondaines, avec un peu d'argent que nous leur donnons, et que, soyez-en sûrs, ils ne garderont point pour eux-mêmes. Ils ont la charité, et la vraie, ainsi qu'elle est définie par saint Paul; car il ne suffit pas de faire le bien; il faut surtout le faire comme ils l'ont fait, d'une façon patiente et tendre, d'une façon aimable et avec un bon sourire...

« Depuis deux mille ans, la charité n'a point varié, et, telle que la comprenait l'apôtre, telle la pratiquent à notre époque ces êtres

d'élite et d'exception que l'Académie, tous les ans, va rechercher et découvrir, étonnés et confus, dans les faubourgs populaires, au fond des provinces, dans les campagnes ignorées. »

Qui se serait attendu, je le répète, après de telles prémisses suivies du récit émouvant des abnégations les plus touchantes, toutes vivifiées par la pensée religieuse, qui se serait attendu, comme conclusion du discours et enseignement à tirer de tant d'œuvres admirables, à entendre l'auteur, tout à l'heure saisi par la beauté surhumaine du sacrifice, s'écrier sèchement : « Où sont-ils ceux d'entre nous qui oseraient dire qu'ils ont la foi, qu'ils ont l'espérance?... »

Juste à la même heure, et faisant écho au palais Mazarin, un conférencier discourait à la Bodinière sur les *Amoureuses de Loti*, et c'est peut-être là qu'il faut aller chercher le secret de son malaise et de ses doutes!...

* *

Plus affirmatif s'est montré le Secrétaire perpétuel de l'Académie qui, dans son rapport sur les prix littéraires, a su, nettement ou sous le voile d'une fine ironie, faire entendre et applaudir d'utiles vérités.

Après avoir gémi de « l'effroyable fécondité de notre production littéraire », à laquelle survivent à peine quatre ou cinq chefs-d'œuvre par siècle, et constaté le nombre toujours croissant des concurrents pour les lauriers académiques — 227 cette année pour 80 prix — il a décoché d'une main experte quelques flèches bar-

* Au moment où nous écrivons paraît sous ce titre, *le Panthéon des Bonnes Gens*, un livre qui est l'ingénieux et naturel complément des Rapports académiques sur les prix de vertu. C'est le recueil même des actes les plus touchants et des traits les plus admirables couronnés par l'Institut depuis trois quarts de siècle; et ces actes de dévouement, de vertu, de courage sont racontés là par les écrivains illustres qui les ont, chaque année, signalés aux récompenses de l'Académie, Salvandy, Charles Nodier, Scribe, Tocqueville, Molé, Barante, Rémusat, Guizot, Laprade, Montalbert, Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, Falloux, Renan, Broglie, Jules Simon, Caro, Emile Ollivier, Alexandre Dumas, vingt autres.

Le livre a pour épigraphe ces paroles d'Alexandre Dumas fils, extraites de son discours de 1877 : « Le souvenir de leurs bonnes œuvres devrait être, avec leurs noms, gravé en lettres d'or sur des plaques de marbre dans les mairies et les écoles de leurs villages. Sur quels meilleurs tableaux les petits enfants pourraient-ils apprendre à lire et à vivre? Et pourquoi ne le ferait-on pas? Ce serait le Panthéon des Bonnes Gens. »

L'auteur de ce Recueil, M. Paul Fesch, a cherché pour sa part à réaliser la noble pensée d'Alexandre Dumas, et, à défaut de plaques de marbre dans les mairies, nulle prédication morale et nul encouragement au bien ne pourraient être plus efficaces que la propagation de ce livre, qui devrait être donné en prix chaque année dans les 40,000 écoles de France. (André, éditeur.)

belées aux petits hommes d'Etat de nos jours, à propos d'un livre d'histoire sur le dix-septième siècle, en exaltant « l'œuvre des grands ministres et des grands rois qui ont restauré l'autorité et fait la grandeur nationale ». — Sans doute, a-t-il ajouté avec un sourire, il ne faut pas négliger les périodes tristes et abaissées de nos annales : « Si l'on ne traçait jamais que le tableau des époques brillantes et heureuses, ce serait à désespérer ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'y vivre. Ils trouvent au contraire une sorte de consolation à savoir que d'autres ont connu les maux dont ils souffrent, et reprennent courage quand ils se disent que, pour eux aussi, il se prépare peut-être dans le lointain quelque Richelieu qui les tirera de leurs misères. »

Espérons-le !

Puis, s'élevant plus haut, jusqu'aux régions lumineuses que n'a pas su percevoir l'œil trop attaché à la terre de M. Loti, il a félicité « les jeunes générations, lassées des systèmes pessimistes qui découragent l'homme, de chercher un principe de foi et d'action, de s'attacher à cet idéalisme tenace qui s'obstine à croire qu'il y a autre chose ici-bas que des besoins matériels à satisfaire. »

Entre temps, et à propos d'une des reines de l'ancienne société française, M^{me} Geoffrin, qui avait vu le duc de Richelieu se mettre honnêtement à ses genoux, le malicieux rapporteur s'est un instant égayé du féminisme de nos jours. — « Cette question des droits de la femme, on n'en parlait pas au siècle dernier, mais avant de la poser on l'avait résolue. Quel besoin avaient les femmes de demander à être les égales des hommes, puisque, sans rien dire, elles les menaient à leur volonté? »

C'est l'équivalent du mot de Mgr d'Hulst à une réunion de dames du monde dont il sollicitait la charité : « Donnez, leur disait-il, donnez sans craindre les remontrances de vos maris : sans doute, ils sont vos maîtres, mais vous savez bien qu'ils vous obéissent. »

Une des pages les plus charmantes du rapport est celle qui concerne le prix Vitet, attribué au prince Emmanuel de Broglie, et le *Correspondant* est particulièrement heureux de la citer ici comme un hommage délicat au talent de son sympathique et distingué collaborateur.

« Les ouvrages de M. Emmanuel de Broglie tirent de sa situation même un intérêt particulier. Condamné par une maladie implacable à la solitude, à la réclusion, quand sa naissance semblait l'appeler à une vie heureuse et brillante, il a eu recours aux grandes consolatrices, les Lettres. L'exemple lui en était donné tout près de lui ; il est d'une maison où, depuis plusieurs générations, on a l'habitude de joindre le culte des lettres au service de l'Etat. M. Emmanuel de Broglie, à qui sa maladie ne permet de

consacrer au travail que deux heures par jour, a su faire un si bon emploi de son temps qu'il nous a donné en quelques années huit volumes d'études solides et curieuses. Il a suivi Fénelon à Cambrai, pour savoir comment cet esprit, né pour le monde et qui souhaitait ardemment le pouvoir, a supporté la disgrâce ; il a fait revivre les grandes figures de Mabillon et de Montfaucon ; il a vidé les portefeuilles du président Bouhier pour y prendre ce qu'ils contenaient d'intéressant sur les premières années du dix-huitième siècle. Tous ces livres ont coûté des recherches infinies ; ils sont écrits avec une égalité d'humeur, une sérénité d'âme qui touchent profondément quand on songe à l'état de celui qui les a composés. Ce sont de bons ouvrages et d'excellents exemples. »

*
*
*

Mais les Lettres et la Poésie ne sont pas toutes concentrées sous la coupole. Elles s'épanouissent aussi en d'autres jardins, librement, au grand air. Et précisément à l'heure où l'Institut discernait ses palmes glorieuses, un congrès de lyriques indépendants élevait, par un plébiscite original, un nouveau « Prince des Poètes » au trône laissé vacant par la mort de Stéphane Mallarmé. L'élection s'accomplissait, comme celle de nombreux Pontifes, par acclamation, et la cérémonie du couronnement avait lieu le soir même, en grande solennité..., au restaurant Notta (7 fr. 50 par tête, y compris le vestiaire).

Mais il ne faut pas sourire. L'avènement est plus sérieux qu'il n'en a l'air. M. Léon Bourgeois, l'ancien ministre, assistait au banquet, et il a naturellement porté un toast au nouveau Prince, employé au ministère de l'instruction publique, « où il arrive à pas lents et d'où il part à pas rapides... »

Mais était-il bien nécessaire d'introniser un Prince dans la République des Lettres ? Ainsi qu'a osé le dire un opposant : Quand un poète-roi se révèle, il n'a besoin du sacre de personne. — Néanmoins, le congrès a passé outre, et M. Léon Dierx a été porté sur le pavois, comme les monarques mérovingiens. — S'il a prononcé le mot qu'on lui attribue, sa royauté promet d'être assez sensée. — « Désormais, aurait-il dit avec un sourire, me voilà entré dans... le ridicule. »

Les chroniqueurs du boulevard nous ont appris — car on ne saurait recueillir trop de détails sur de tels personnages — que le nouveau Prince, créole d'origine comme Leconte de Lisle, et sous-chef de bureau de son état, habite, en haut de l'avenue de Clichy, au quatrième étage, un logis modeste d'où l'on n'aperçoit que le ciel, mais dans le voisinage d'une brasserie « où son profil est familier », ce qui l'aidera à se rapprocher de ses sujets.

Peut-être est-il permis de dire, sans aucune intention d'offense envers le successeur de Mallarmé, que, jusqu'ici, il était peu connu du grand public; et, pour mon humble part, je confesse que je n'avais jamais lu un seul vers de lui. — La curiosité m'a poussé à rechercher ses œuvres, pour voir s'il était aussi incompréhensible et sibyllin que le roi défunt, et, à ma grande surprise, j'ai découvert un vrai poète, — amer, sceptique, désenchanté, aux strophes désolées comme les périodes malades de Loti, mais ayant du souffle, de la couleur, de la vibration, parfois une fière allure et ce que le jargon moderne appelle de l'envolée.

J'en voudrais donner des échantillons en citant quelques-unes de ses pièces; malheureusement, il est panthéiste, et malgré certaines aspirations vagues vers « l'invisible », on sent qu'il se débat dans le vide et ne croit à rien. Ecoutez :

Quand le rêveur en proie aux chagrins qu'il ravive,
Pour fuir l'homme et la vie, et lui-même à la fois,
Rafraichissant sa tempe au bruit des cours d'eau vive,
S'en va par les prés verts, par les monts, par les bois,

Il aspire d'un trait l'air de la solitude,
Il se couche dans l'herbe ainsi qu'en un cercueil,
Et lève ses regards chargés de lassitude
Vers le ciel où s'éteint l'éclair de son orgueil.

Il promène son rêve engourdi dans l'espace,
Errant des pics aigus aux cimes des forêts,
Suit l'oiseau dont le vol paisible les dépasse,
Et s'exhale en ce cri plein de ses longs regrets :

O silence éternel! ô force aveugle et sourde!
Rocs noirs, prêtres géants de l'immobilité!
Bois sombres dont s'allonge au loin la masse lourde,
Géoliers qu'implore en vain la vieille humanité!

« Tout ce qui fait, hélas! la vie et son supplice,
« Nature, absorbe-le dans ton sommeil divin!
« Que ta sérénité souveraine m'emplisse!
« Disperse-moi, Nature insensible, en ton sein! »

Il laisse alors couler sa dernière amertume,
Les bras en croix dans l'herbe, et prêt à s'endormir,
Comme un vaincu qui perd tout son sang s'accoutume
A l'oubli dont la mort commence à le couvrir.

Telle qu'un essaim fou d'invisibles phalènes,
Son âme en voltigeant s'éparpille dans l'air,
Plane sur les coteaux et descend dans les plaines,
Plonge dans l'ombre et brille avec le rayon clair.

Elle est rocher, forêt, torrent, fleur et nuage,
Tout à la fois vapeur, parfum, bruit, mouvement,
Vibration confuse, inerte bloc sauvage;
Elle est fondue en toi, Nature, entièrement...

S'il ne croit pas au Dieu créateur de l'homme et de cette Nature dont le secret lui échappe, le poète croit-il à quelque chose dans l'ordre moral, à la conscience, à l'honneur, à une boussole conquise de l'humanité? Il va vous le dire :

Les derniers dieux sont morts, et morte est la prière.
Nous avons renié nos héros et leurs lois;
Nul espoir ne reluit devant nous; et, derrière,
Ils ne renaitront plus les rêves d'autrefois!

Qui d'entre nous, jamais, t'a pris pour guide, honneur?
A senti ton levain soulever sa colère?
Il git sous nos fumiers, ton dogme tutélaire...
Tu dors depuis longtemps, fantôme raisonneur!

Ainsi, ni Dieu en haut, ni honneur en bas. Au moins, à défaut d'autre religion, le poète a-t-il celle du drapeau, celle des berceaux et des tombes, celle de la terre natale où il a vécu? — Jugez-en :

La patrie? — Insensé! Quelle est-elle ici-bas?
Lequel nous appartient le plus des deux grabats
Où la vie ouvre et ferme à son gré sa spirale,
Du premier où l'on crie, et de l'autre où l'on râle?
La patrie? Est-ce un champ? une île? un astre entier?...

Et pourtant, il y a autre chose dans les deux volumes qui composent l'œuvre de M. Léon Dierx : il y a un sentiment profond de la nature, qui met sur sa palette de puissantes couleurs et de hautes images pour la peindre. — Regardez cette forêt sous un ciel d'hiver :

Les voilà, roidissant leurs vénérables troncs,
Où les vents boréens ont usé leurs colères,
Eux, les arbres, longs murs de héros séculaires,
Durcis aux noirs assauts des hivers meurtriers,
Inexpugnable bloc d'immobiles guerriers
Qui, sous le choc prochain des rafales nocturnes,
Pour un instant se font tout à coup taciturnes,
Solennels et géants, horribles et nombreux,
Et défilant la mort comme les anciens preux!
Chênes, trembles, bouleaux, sapins, hêtres et charmes
Semblent marcher par rangs de squelettes en armes
Dont l'âme rude a fait d'invincibles remparts;
Et du sol, qui reluit de leurs débris épars,
Ils se dressent, humant le parfum des batailles,
Tout cuirassés d'écorce ou pourfendus d'entailles

Où demain viendront boire et chanter les ramiers,
Et leur cime s'emmêle en d'immenses cimiers...

Et enfin, pour relever notre pensée et nous réchauffer un peu le cœur, citons un dernier morceau, *la Soif*, où bat, malgré le scepticisme général de l'œuvre, le sentiment fier et généreux des belles choses avec le mépris des laideurs et des bassesses.

La cuirasse à nos reins bouclée,
Dans une lutte sans merci
Nous nous sommes jetés, ainsi
Que des Bretons dans la mêlée.

Ainsi donc soit ! Et jusqu'au soir
Tenons tête dans la bataille,
Haut la visière et haut la taille,
Sans lâcher pied, sans nous asseoir !

Champions du Beau qu'on lapide,
Que le sort nous trahisse ou non,
Faisons flotter notre pennon
Par-dessus la clameur stupide.

Puisque pour nous les durs chemins,
Quand nous regardons vers la terre,
N'ont point d'eau qui nous désaltère,
A notre flanc portons les mains,

Et, ruisselants d'éclaboussures,
Pour revivre du même espoir,
Buvons, ainsi que Beaumanoir,
Le sang tout chaud de nos blessures !

Malgré l'éclat, l'allure, l'entraînement de ces vers, j'avoue humblement au « Prince des Poètes » que ce n'est pas à lui, si j'avais compté parmi les électeurs, que j'aurais décerné la couronne, mais à un autre inspiré de la Muse qui me paraît avoir plus de souffle, de couleur, de grâce, d'ampleur et aussi d'élévation, — M. Georges Leygues, le ministre actuel de l'instruction publique et des beaux-arts. Jusqu'ici, je ne connaissais pas ses œuvres, — deux volumes, comme le Prince; — je viens de les lire lentement, au coin du feu, comme une de ces liqueurs savoureuses dont on se délecte le soir, par petites gorgées, après un repas délicat, et j'y ai pris, comme disait La Fontaine, un plaisir infini.

On se souvient de la verve étincelante et infatigable déployée par M. Leygues au cours de cette épique chevauchée des Cadets de Gascogne, qui a remué la France entière. Il improvisait à toute heure, en prose ou en vers, haranguant les municipalités et les foules, toastant le soir dans les banquets, menant le chœur avec

un entrain superbe, et, par dessus les guirlandes et les trophées, chantant d'une âme ardente les deux patries, la petite et la grande, confondues dans un même amour.

Ce poète, cet orateur, ce troubadour, on le retrouve à chaque page de ses deux volumes, où il chante le soleil, la nature en fleurs, le bal, le caprice, les femmes, la beauté, l'amour. Toutes les formes lui sont bonnes : madrigal, sonnet, rhapsodie, rondel, sérénade. Et quelle grâce dans le vers ! Quel chatolement dans l'image ! Quelle flamme dans le sentiment ! Quel coup d'aile dans la pensée !

Il n'a que quarante ans, et dès 1884 il enlevait les couronnes académiques. — Oui, je l'aurais élu Prince, quoique député, quoique ministre, parce qu'il aurait galamment et vaillamment porté le sceptre.

La place me manque pour citer quelques-unes de ses pièces, mais au moment où de petits sectaires complotent d'étrangler la liberté d'enseignement, qui relève plus particulièrement de son ministère et que, nous en sommes convaincus, il saura défendre avec courage, nous voulons au moins reproduire, comme une sorte d'engagement pris d'avance, l'apostrophe éloquente qu'il adressait naguère à la Liberté :

Martyre trois fois sainte, immortelle exilée,
Qui pardonne toujours, et, depuis dix mille ans,
Plus pâle que le Christ, comme lui mutilée,
Sur le vieil univers traîne tes pieds sanglants,

Tu revenais vers nous, joyeuse et consolée,
Portant dans ta chlamyde aux plis étincelants
L'oubli des maux soufferts ; mais ils t'ont violée,
Ils ont souillé ta bouche et meurtri tes bras blancs !

Fuis donc, et vers les cieus ouvre tes blanches ailes !
Va-t'en, va-t'en là-haut avec les hirondelles,
Avec les aigles roux, dans l'immense clarté.

Cherche dans l'infini quelque astre solitaire
Où tu pourras enfin, loin, bien loin de la Terre,
Réaliser ton rêve, ô mère, Liberté !

Non ; qu'elle ne s'en aille pas, cette Liberté tutélaire, et que M. Georges Leygues nous en conserve l'honneur avec la puissance féconde en se faisant son chevalier.

*
*
*

Après les Lettres et la Poésie, — les Arts et le Théâtre.
La Chronique de l'art, au cours de ce mois, s'est résumée en deux noms, ceux de Puvion de Chavannes et de Falguière.

Le premier a quitté la scène du monde, après une laborieuse existence de 74 années. Le second, en pleine maturité de talent, vient d'exposer l'ensemble de ses œuvres, comme s'il avait eu besoin de prendre plus complètement possession de la renommée.

Pavis de Chavannes est monté jusqu'à la gloire, mais non sans effort et sans lutte, car son génie fut longtemps méconnu. Mais il ne s'abandonna jamais au découragement; quoique obstinément refusé au Salon par le parti-pris le plus aveugle, il persista à chercher la beauté dans la peinture décorative où il rêvait de fixer l'idéal, et il finit par l'emporter, en s'imposant à l'admiration de ses contemporains. Ses grandes fresques sont faites d'harmonie, de clarté douce, de calme, dans une sorte d'atmosphère élyséenne. Elles ne représentent ni les scènes ni les mouvements de la vie contemporaine, mais le paysage éternel et paisible où se repose, dans une lumière inaltérée, l'âme assagée de l'humanité. C'est le *Templa serena* de la poésie antique.

Pavis de Chavannes avait débuté en 1850 par une *Pietà*; il a fini par l'épopée radieuse de *Sainte-Geneviève*. On s'étonne qu'avec ses goûts et ses aspirations, il n'ait pas fait davantage de peinture religieuse. Il est mort en chrétien, sous la bénédiction du curé de sa paroisse, et il a voulu reposer, non pas au Panthéon où des admirateurs en délire projetaient de porter sa cendre, mais dans le cimetière villageois de Neuilly où son ombre se reconnaîtra mieux parmi les cyprès et les saules inclinés sur la croix.

Les œuvres de Falguière sont d'un caractère tout différent. On peut dire que si l'un était le peintre éthéré de l'idée, l'autre est le sculpteur passionné de la chair, de la forme palpitante et voluptueuse; aussi comptera-t-il, en dépit de quelques œuvres d'une nature plus élevée, telle que la statue de Lamartine et surtout celle d'Henri de La Rochejaquelein, où revit si fièrement le héros de la Vendée, parmi les maîtres contemporains qui auront exercé la plus funeste influence sur l'art de leur époque en le matérialisant.

Falguière est par-dessus tout un païen, qui, en modelant Diane, Junon, Vénus, les types de la mythologie antique et de la beauté charnelle, sculpte toujours amoureusement « la Femme », et dont le poème, de terre ou de marbre, est toujours et avant tout le corps féminin. Il est le plus sensuel des artistes, et, sous ce rapport, son exposition laisse au visiteur une impression attristée, avec le regret profond qu'un ciseau si puissant et si souple ne se soit pas adonné davantage au culte de la pure et immortelle beauté.

*
* *

Le théâtre, en ces dernières semaines, ne nous a vraiment offert que deux œuvres dignes d'attirer l'attention : la *Judith Renaudin*,

de Pierre Loti, et le *Struensée*, de Paul Meurice, — aussi ennuyeux, du reste, l'un que l'autre, en dépit de quelques belles scènes et d'une langue également littéraire.

La pièce de Loti est la mise en œuvre, assez gauche, des *Dragonnades* de Louis XIV. Un bel officier, le marquis d'Estelan, chargé d'expulser une famille de huguenots, s'éprend de la jeune fille qu'il doit proscrire, et plutôt que de perdre l'espoir d'obtenir sa main, il l'accompagne en exil. Ce qui est original, et ce qui ne s'était encore jamais vu, c'est un curé qui, pressé par Raymond d'Estelan de tout concilier en amenant Judith à embrasser le catholicisme, refuse de se charger d'une pareille tâche. Ce curé phénoménal et la jeune protestante sont à eux deux l'âme et le cœur de l'œuvre. Naturellement, on y disserte beaucoup, on y prête un peu et on y échange des Bibles, ce qui ne contribue guère à égayer l'action. Aussi, la pièce a-t-elle été froidement accueillie et serait-elle tombée déjà sans l'attrait de curiosité qu'elle tire du nom de l'auteur.

Dans le drame de Paul Meurice, c'est encore le protestantisme que nous rencontrons. Fils d'un pasteur, *Struensée* étudie la médecine. D'un beau visage et d'une vive intelligence, il se fait remarquer de bonne heure, est appelé à la cour de Danemark pour donner des soins au roi Christian, affaibli par l'abus des plaisirs, conquiert l'amitié de la reine, devient le conseiller de la couronne, le ministre tout-puissant du royaume, et en profite pour réformer la justice, diminuer les impôts et assurer la liberté. — Combien nous aurions besoin d'un ministre pareil! — Mais des jaloux ourdissent un complot contre lui, le perdent dans l'esprit du vieux monarque; et le favori, arrêté en plein bal, est jugé, condamné et décapité, pendant que la reine Mathilde est envoyée en exil.

Il y a des scènes émouvantes, notamment celle où M. Le Bargy, qui personnifie le roi décrépité et mourant, se décide à briser l'homme qui a trahi sa confiance. Mais quelques scènes passagères et quelques beaux vers tragiques ne suffisent pas à faire vivre une pièce sans nerfs et sans action, intéressante à lire, si l'on veut, mais ennuyeuse à entendre, et où l'auteur, qui a si longtemps vécu dans l'intimité de Victor Hugo, aurait pu, ce semble, lui emprunter plus de mouvement et de vie.

Au boulevard du crime, à l'Ambigu, un drame populaire : *Papa la Vertu*, inutile à raconter, attire la foule. On y voit flotter des drapeaux et défiler des soldats; on y parle d'honneur, de gloire et de patrie, et, à la fin, quand le rideau tombe, le public transporté crie : *Vive l'armée!* avec enthousiasme.

N'est-ce pas plus sain que l'étonnant curé de Pierre Loti et l'aventurier galant de Paul Meurice?